ARMAND SALACROU
de l'Académie Goncourt

THÉÂTRE

III

UNE FEMME LIBRE
L'INCONNUE D'ARRAS
UN HOMME COMME LES AUTRES

ÉDITION DÉFINITIVE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

THÉATRE
D'ARMAND SALACROU

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ARMAND SALACROU
de l'Académie Goncourt

THÉÂTRE

III

UNE FEMME LIBRE
L'INCONNUE D'ARRAS
UN HOMME
COMME LES AUTRES

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© *Éditions Gallimard, 1970.*

UNE FEMME LIBRE

PIÈCE EN TROIS ACTES

A Alice Cocéa
son admirateur
et son ami.

4 octobre 1934.

Extrait de la publication

« A quoi bon expliquer le passé ? Dieu est moins puissant sur les hommes que leur propre passé, définitif. Ce qui est fait, est fait pour l'éternité. Mais, mon avenir intact... »

LUCIE BLONDEL.

(C'est une phrase que l'auteur lui a retirée de la bouche.)

Extrait de la publication

PERSONNAGES

Une femme libre *a été représentée pour la première fois le jeudi 4 octobre 1934, sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, dans les décors et avec la mise en scène de Paulette Pax. La pièce a été reprise, au Théâtre Saint-Georges, le 5 février 1949.*

LUCIE BLONDEL	Mmes	Alice Cocéa.
CÉLESTINE, *mère de Paul et de Jacques*		Laurence Bianchini.
TANTE ADRIENNE, *sœur du défunt mari de Célestine*		Jeanne Lory.
JACQUES MIREMONT	MM.	Claude Dauphin.
PAUL MIREMONT		Jacques Dumesnil.
CHER AMI ..... (2e *acte*)		Robert Le Vigan.
MAX ..... (2e *acte*)		Jacques Erwin.
UN ENCAISSEUR DU GAZ (2e *acte*)		François Paulet.
UN GOSSE .... (2e *acte*)		X. X. X.

Le premier acte chez les Miremont.

Le deuxième acte à Montparnasse, cinq mois plus tard.

Le troisième acte, sept mois plus tard, chez les Miremont.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ACTE I

La pièce où l'on vit, dans une maison aisée, à la campagne. De vieux meubles de famille ; nulle autre recherche que celle de la propreté. Horloge à balancier.

Une vieille fille, assise dans un fauteuil, sans bouger, regarde vers la fenêtre.

Puis Jacques apparaît, passant la tête horizontalement sous le linteau de la porte. (Il doit être perché sur une échelle, dans une pièce à côté.) Il tend un double mètre à bout de bras, comme pour mesurer le plafond.

JACQUES. — Eh bien, je suis joli garçon...

La vieille fille sursaute.

ADRIENNE. — En voilà une manière de me saluer !

JACQUES. — Bonjour, tante Adrienne, bonjour.

La tête de Jacques disparaît.

ADRIENNE, *sans regarder.* — Et c'est ainsi que tu te présentes, à trois heures de l'après-midi... (*Elle regarde et ne voit plus Jacques.*) Malotru...

Jacques réapparaît avec l'échelle. Il l'installe, grimpe. Adrienne le regarde faire, avec trop de dédain pour l'interroger. Jacques, tout à coup, enfonce à grands coups de marteau un clou dans le plafond.

ADRIENNE. — Il est fou... Veux-tu bien descendre ! Mes oreilles... Jacques ! Ah ! sacripant...

Extrait de la publication

JACQUES, *vérifiant le clou.* — Il tiendra. Croyez bien, tante Adrienne, que ce n'est pas sans regrets... Mais pouvais-je penser qu'en trois mois je ferais des progrès si rapides — et que j'atteindrais aujourd'hui la salle à manger ?

Jacques est descendu et sort.

ADRIENNE. — Un propre à rien. Un fainéant. Et qui se moque de nous...

JACQUES *revient avec une grosse boule de bois ceinturée d'un anneau.* — Je suis, aujourd'hui, victime des proportions. On peut changer une dimension, mais non un rapport de dimensions... (*Continuant :*) ... Ah ! le premier pas étant fait, tout le reste s'ensuit... Comme qui dirait une destinée !... on parle toujours des enfants et des enfants de nos enfants... mais les gestes aussi ont leur descendance, nos actes s'enchaînent... et nos pensées ont leur postérité. Ainsi, même les vieilles filles, tante Adrienne, ont une nombreuse famille qu'elles ne peuvent pas renier...

ADRIENNE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

JACQUES. — Saturne... Saturne et ses anneaux...

ADRIENNE. — Tu n'accroches pas cette saleté au plafond ?

JACQUES. — Un savant comprendrait difficilement ton dédain pour une si grosse étoile, quand tu tolères ici une suspension poussiéreuse et démodée.

ADRIENNE, *appelant.* — Célestine... Célestine... (*Jacques, après avoir accroché la boule, sort avec l'échelle.*) Ah ! mon petit Jacques, tu as passé la mesure... Célestine !

CÉLESTINE, *qui entre.* — Paul est arrivé ?

ADRIENNE. — Non. Regarde...

CÉLESTINE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

ADRIENNE, *pour expliquer, elle dit seulement* : — Jacques !... (*Puis elle ajoute* :) Encore un coup de ton fils.

Extrait de la publication

Entre Jacques, un livre à la main et le nez dans son livre.

JACQUES. — J'ai si mal combiné mon affaire que, si je veux terminer la pose de tout le système solaire sur ces bases, en tenant un compte rigoureux et proportionnel de l'éloignement des planètes dans le ciel, me voici contraint de pendre Uranus au plafond de ta chambre à coucher... Ah ! c'est un désastre !

CÉLESTINE. — Quelle est cette histoire, Jacques ?...

JACQUES. — Quand j'ai posé à leurs places respectives la Terre et sa petite Lune dans ma chambre, je ne pensais pas m'intéresser, plus tard, à Saturne, Uranus et Neptune... car il y a encore Neptune. C'est simple, toutes réduites qu'elles sont, ces mesures célestes iront nicher Neptune en face, dans le bureau de poste... Et cette bonne mademoiselle Denis, qui ne s'étonne pas de timbrer des lettres pour Chicago, jugera intolérable de vivre dans le voisinage de Neptune, je le parie d'avance.

ADRIENNE. — Fais le beau... Fais le beau... Nous demanderons à ton frère ce qu'il pense de ta nouvelle marotte astronomique.

JACQUES. — Je doute qu'il en pense quelque chose. Bien que Paul se chauffe au soleil, comme tout un chacun, le monde solaire est, cependant, un monde assez étranger au monde qu'il fréquente à Paris.

CÉLESTINE. — Ecoute, mon petit Jacques... Ton frère arrive d'un moment à l'autre... Il vient rarement... ne l'énerve pas, comme toujours, avec ta manière de voir les choses... et si... (*Elle regarde.*) Non, ce n'est pas lui... Paul ne vient pas deux fois par mois... Est-il impossible que vous restiez un jour ensemble, et... n'est-ce pas, les disputes... je sais bien, ce sont des disputes de frères, des petits nuages...

JACQUES. — Que veux-tu, il vit à la ville, moi, je suis un homme de la nature,

Extrait de la publication

ADRIENNE. — Tu es un homme de rien du tout. Je te l'avais bien dit que ce n'est pas dans une école d'agriculture qu'on élevait des fermiers, mais dans les étables, avec les bestiaux. Quant à toi, tu n'as pas de mal à dire de ton frère. Paul est un homme. D'abord, il gagne son pain. Ses revenus, il les place ! Je sais bien qu'il vit à Paris, mais on dit qu'à Paris, c'est un monsieur, et s'il est ridicule d'aller faire le fringant aux Tuileries, je reconnais tout de même qu'il le fait en augmentant son bien... Toi, tu le manges...

JACQUES. — Je mange comme vous, à la même table que vous, le même menu, de la viande deux fois par semaine, et de la salade à tous les repas...

ADRIENNE. — Et penser que ta dégaine et ton bagou tournent la tête à des filles, et qu'au village on t'appelle le beau Jacques... Beau Jacques... Oui, grand dadais. Et aux filles, tu leur parles aussi d'étoiles ? Dis un peu, vaurien ?

CÉLESTINE. — Adrienne, je t'assure que...

ADRIENNE. — Toi, tu es trop douce avec lui.

CÉLESTINE. — Ecoute... (*Elle court à la fenêtre.*) Oui... Non, ce n'est pas son auto.

ADRIENNE, *à la fenêtre.* — Qui est-ce, alors ?

CÉLESTINE. — La voiture est arrêtée ici... C'est Paul... Le voilà !... Tiens, il parle à Joseph...

ADRIENNE. — Il aurait changé d'automobile ? Grand Dieu... Il se ruine, ce garçon...

Célestine est sortie.

JACQUES, *regardant Saturne.* — Peut-être Paul me donnera-t-il une idée... il a beaucoup d'idées, et comme les idées ne coûtent rien...

ADRIENNE. — Tu devrais avoir honte devant ton frère, à te brinquebaler ainsi, les bras au vent. Si j'étais ta mère, nous aurions encore des vaches, rien que pour t'envoyer les traire, tous les matins.

PAUL *arrive, suivi de Célestine, et de la porte, s'arrê-*

Extrait de la publication

tant, il regarde et dit avec une certaine emphase : — Me voici... Bonjour, tante Adrienne... Bonjour, Jacques.

ADRIENNE. — Est-il beau ? Est-il beau ?

CÉLESTINE, *fière.* — Crois-tu ?

ADRIENNE. — Et penser que c'est le frère de ce propre à rien... Tu es beau, mon Paul... Et tu te portes ?

PAUL. — Comme un chêne de chez nous. Et vous tous ? Bonne mine ? Bonne mine !

CÉLESTINE. — Tu vois, il s'est fait à l'air de Paris.

PAUL. — Et admirez ma nouvelle voiture...

ADRIENNE. — Enfin, puisque c'est nous les riches maintenant, faut bien faire un peu de flafla. Néanmoins, rappelle-toi, Paul, quand on se croit riche, on est bien près d'être pauvre, car la richesse pousse à la dépense.

PAUL. — Certes, tante Adrienne...

CÉLESTINE, *qui était restée près de la fenêtre, entend un bruit et regarde.* — Paul... ta voiture qui s'en va...

PAUL, *sans regarder.* — Oui, faire une course indispensable... chercher une personne à la gare, visite dont je vais avoir à vous entretenir...

JACQUES. — Et ta nouvelle guimbarde roule vite ?

PAUL. — Je ne sais pas, car j'ai l'orgueil bien placé... Je ne dis pas : « je fais tant à l'heure », mais « à l'heure, je donne tant de coups de frein » et quand je roule, je n'ai pas l'ambition d'additionner des kilomètres, mais de soustraire des coups de frein. Toi, si tu avais une voiture, tu serais un chauffard, n'est-ce pas ?

CÉLESTINE. — A présent, tu conduirais toi-même ta voiture ? Est-ce...

PAUL. — Mais non... c'est toujours Joseph qui conduit.

ADRIENNE. — Tu ne voudrais pas qu'il paie un chauffeur à ne rien faire ? Il a trop de tenue dans la vie, pour ne pas savoir diriger ses domestiques.

CÉLESTINE. — Et Joseph est si prudent.

Extrait de la publication

ADRIENNE. — Paul a raison. Les domestiques coûtent cher, mais font respecter.

CÉLESTINE. — Tu as besoin de quelque chose ? Attends... voilà que je tourne comme un toton... De te voir, mon Paul, tu comprends...

PAUL. — Je n'ai besoin de rien, si ce n'est de marcher pour me dégourdir les jambes, et de toute votre attention, pour vous apprendre une nouvelle importante qui, sans doute, vous touchera, sans toutefois... Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉLESTINE. — Tu sais que ton frère s'est passionné dernièrement pour les études astronomiques...

PAUL, *avec ironie.* — Et c'est un télescope ?...

JACQUES. — A la campagne, j'use de procédés campagnards. Voici : je reconstitue le système solaire, pour me bien pénétrer de sa perfection et de sa réalité. Le soleil est dans le jardin, Mars dans l'escalier et Vénus dans la chambre d'ami.

PAUL. — Tu n'auras donc jamais de sérieux dans l'esprit ?

ADRIENNE. — Voilà...

JACQUES. — Je m'attendais à tout, sauf à ce reproche.

CÉLESTINE. — Vous n'allez pas recommencer... J'aimerais tant...

JACQUES. — Je ne te reproche pas de me reprocher quelque chose... nous sommes frères, et nous nous devons de nous communiquer nos vérités personnelles... Mais venir me dire, toi qui perds ton temps à des balivernes...

PAUL. — Des balivernes ?

JACQUES. — Tu ne prends pas au sérieux, j'espère, la rédaction d'articles de publicité vantant l'excellence d'un objet que tu ne fabriques même pas, qui n'est peut-être pas le meilleur, dont tu dis du bien, parce que tu es payé pour en dire... une glacière électrique, n'est-ce pas ?... donc un objet qui, à la rigueur, pourrait même

Extrait de la publication

ne pas exister... Allons, allons, tu es trop intelligent pour ne pas comprendre que la direction de cette publicité n'est qu'une baliverne devant l'extraordinaire réalité du système solaire.

PAUL, *se maîtrisant.* — Jacques, tu le sais, je suis ton aîné...

JACQUES. — Ne me rappelle pas toujours cette différence d'âge, tu me chagrines.

PAUL. — Pourquoi ?

JACQUES. — Tu me donnes l'impression, avec ce mot-là, que mon rôle dans la vie de famille se réduit à attendre ta mort.

ADRIENNE. — V'lan... Mon petit, quand ton père n'avait pas encore vendu le Bois d'Amour, et qu'il était fermier et le chef de la famille, il n'aurait pas été bon pour tes côtes de dire ces paroles saugrenues. S'il t'écoute répondre de la sorte à ton aîné, le père ne doit pas être content de toi, ni de lui, car Paul devrait te corriger...

CÉLESTINE. — Le père ne peut pas demander qu'ils se battent, Adrienne... mais qu'ils s'entendent... Si je pensais...

ADRIENNE. — Sais-tu où il mangeait, ton père ? Tout seul, à une table, devant le foyer, et la Célestine devait le servir, debout. Après, nous, les autres, on mangeait à la grande table... Et quand le père parlait, on l'écoutait. Le père, maintenant, si tout n'allait pas de travers, ce devrait être Paul.

JACQUES. — Mais on écoute Paul, et on l'écouterait bien davantage, s'il n'avait pas changé de métier... Quand tu étais avocat stagiaire, les clients qui te payaient devaient t'écouter, non ?

PAUL. — Je n'ai pas le temps de discuter de la profession d'avocat dans ses rapports avec la vie de famille. D'abord, je ne suis plus avocat.

ADRIENNE. — Et, depuis, en trois ans, quelle situation tu as su te créer...

JACQUES. — Oui, tu es devenu chef de publicité — c'est-à-dire quelque chose comme l'Empileur de la Veuve et de l'Orphelin...

PAUL. — Bref, tu juges toutes mes situations plaisantes, inutiles, grotesques ou malhonnêtes... mais, toi-même, que fais-tu ? Qui es-tu ?

ADRIENNE. — Il n'y a plus de bases à rien.

CÉLESTINE. — Oui, mais vous n'allez tout de même pas vous chamailler aujourd'hui ?

PAUL. — Non. Pas aujourd'hui... J'aurais même été heureux, avant de vous annoncer la visite que je dois vous annoncer, de m'entendre avec Jacques sur bien des points essentiels, afin d'éviter toutes discussions ultérieures.

JACQUES. — Tu veux t'entendre avec moi sur des points essentiels ?

PAUL. — N'ironise pas... Je sais que ce n'est pas en quelques heures...

JACQUES. — Crois-tu qu'avec des siècles nous y parviendrions ?

PAUL. — Ainsi, tu ne sais pas de quoi il retourne, et, déjà, tu assures que nous ne serons jamais d'accord.

ADRIENNE. — Si on n'avait pas sauté de notre monde dans un autre... vous seriez d'accord tous les deux. Toi, tu serais à la charrue, et lui soignerait le bétail... et mon frère serait encore ici à vous faire marcher droit.

CÉLESTINE. — Tu ne vas pas insinuer, Adrienne... que mon pauvre mari est mort pour avoir vendu six cent mille francs le littoral du Bois d'Amour, car...

ADRIENNE. — Si, si, si.

CÉLESTINE. — Le Bois d'Amour vous appartenait à tous les deux, en indivis, et si cette vente l'a tué, pourquoi lui ? et pas toi ? d'autant qu'il n'a pas changé son

Extrait de la publication

ANN QUIN

BERG

« Un homme appelé Berg, ayant changé son nom en Greb, vint dans une ville au bord de la mer pour y tuer son père. » Tel est le sujet du premier roman d'Ann Quin, influencée par le nouveau roman français et le cinéma nouvelle vague.

C'est l'hiver, la ville est vide, les touristes sont partis. Dans une modeste pension de famille, à la chaleur d'un petit radiateur à gaz de sa chambre, Greb élabore des plans de meurtre et de séduction tout en évoquant le souvenir de sa mère abusive. De l'autre côté de la cloison vit un homme avec sa maîtresse. C'est son père et c'est lui que Greb se propose d'assassiner.

Le parc où la neige s'amoncelle, la plage abandonnée aux mouettes et aux clochards forment un décor où les deux hommes, la femme et un pantin (un mannequin qui servira au père pour un numéro de music-hall) dansent une sorte de ballet macabre et érotique rythmé par les vagues. Finalement la mer dénouera cette situation compliquée sans rendre à Berg la liberté essentielle qu'il était venu chercher.

nrf

Extrait de la publication